



LVII

Héroïque exemple de respect du Dimanche

I. Pendant qu'avec la venue de la nuit, les rues de Paris étincellent des feux du gaz, et que plus d'un magasin brillamment illuminé étale ses splendeurs, bien qu'on soit au dimanche, dans une chambre basse, éclairée par une lampe fumeuse, se tenaient quelques enfants de la Savoie. Leur visage était noirci par la poussière de la suie ; noires aussi étaient leurs mains. C'étaient de petits ramoneurs.

Ils étaient groupés debout et silencieux au fond de la chambre, et leurs regards avides demeuraient fixés sur une grosse marmite d'où s'échappait une fumée odorante, qu'ils aspiraient avec l'instinct et l'appétit de leur âge.

« Louis rentrera-t-il bientôt? » dit une femme dont la voix impérieuse\* et criarde vint troubler désagréablement l'attente de ses petits pensionnaires ; il se fait bien attendre... Vous devriez être couchés déjà ! »

Les enfants, tremblants, se taisaient. Peu après, survint un homme dont l'aspect accrut l'effroi des enfants, qui se serrèrent instinctivement les uns contre les autres en reculant le plus qu'ils pouvaient.

« Etes-vous tous rentrés? leur dit-il à son tour d'une voix rauque\* et dure. Approchez pour me remettre le produit de votre journée... Louis manque ! continua-t-il après les avoir comptés du regard. Aurait-il encore perdu sa journée comme celle de dimanche dernier? »

A cet instant, entra l'enfant retardataire, inquiet, pâle et les yeux pleins de larmes. — « Qu'as-tu gagné aujourd'hui? » L'enfant pleurait. « Répondras-tu, paresseux? reprit le maître en détachant d'un clou planté dans le mur un fouet composé de lanières acérées, dont il lui porta plusieurs coups vigoureux. — Maître, répondit l'enfant en se tordant sous les coups et parmi les cris que lui arrachait la douleur, maître, vous savez bien que c'est aujourd'hui dimanche, et qu'au pays on ne travaille pas le dimanche !

— Ici, il n'y a ni fêtes ni dimanches, et si je te nourris, ce n'est qu'à la condition que tu gagneras ta vie. — Maître, M. le curé m'a dit, quand je suis parti : Louis, travaille courageusement pendant la semaine, mais le dimanche est à Dieu seul ; donne-le-lui fidèlement, si tu veux être heureux dans ce monde et dans l'autre.

— Et à moi, répliqua le maître, Dieu me dit de punir les paresseux qui veulent vivre sans rien faire. Tu vas recevoir un souper dont tu te souviendras dimanche prochain, ajouta le cruel patron en redoublant les coups de fouet, malgré les supplications et les cris déchirants du pauvre enfant. »

Louis demeura, toute la semaine, meurtri des coups qu'il avait reçus. Néanmoins il travailla autant qu'il le put, tantôt ramonant les cheminées avec l'ardeur qu'y mettait sa candide nature, tantôt implorant discrètement les passants dont la physionomie bienveillante lui faisait espérer quelque aumône. Des six enfants de la Savoie exploités par son maître, Louis était celui qui, chaque jour, rapportait la meilleure recette, mais l'âpre avidité\* du patron n'en était que plus exigeante. X

Le dimanche suivant, Louis sortit le matin avec ses camarades ; il tremblait à la pensée du sort qui l'attendait, mais il était bien décidé à tenir les promesses qu'il avait faites à son bon curé de ne jamais désobéir à Dieu, quoi qu'il pût lui arriver. Il entra dans une église éloignée du logis de